



www.comptoirlitteraire.com

présente

"The voyage out"
(1915)

“La traversée des apparences”
(1948)

roman de Virginia WOOLF

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

la genèse (page 4)

l'intérêt de l'action (page 5)

l'intérêt littéraire (page 6)

l'intérêt documentaire (page 7)

l'intérêt psychologique (page 11)

l'intérêt philosophique (page 16)

la destinée de l'œuvre (page 18).

Bonne lecture !

Résumé

À Londres, au début du vingtième siècle, Helen Ambrose, une belle femme mûre, regrette de laisser dans la ville ses deux jeunes enfants parce qu'elle et son mari, Ridley (un poète et un érudit qui se consacre à une édition de Pindare), partent prendre un bateau pour aller vers une villégiature de la côte de l'Amérique du Sud où ils vont passer l'hiver. Ils traversent de laids quartiers industriels, pour arriver à la Tamise, et prendre un canot qui vient accoster au bateau, un cargo appelé "*Euphrosyne*", qui appartient à Willoughby Vinrace, le frère de Ridley, qui envisage, après les avoir fait débarquer, de continuer le long de la côte jusqu'à l'embouchure de l'Amazone.

Se trouve aussi à bord la fille unique de Mr Vinrace, Rachel, une jeune fille de vingt-quatre ans, naïve, passionnée de musique (elle est une pianiste accomplie), mais taciturne et solitaire car, après avoir perdu sa mère alors qu'elle était enfant, elle a été élevée, presque cloîtrée, par ses deux tantes célibataires, Lucy et Eleanor, à Richmond. En faisant sa rencontre, Helen, quelque peu distante, se dit : «*Elle pourrait vraiment n'avoir que six ans [...] mais, si elle pensait, sentait, riait, s'exprimait elle-même [...], elle pourrait être intéressante*».

Se trouvent encore à bord d'autres passagers. S'ensuivent une série de conversations qui révèlent la complexité des relations humaines à la jeune fille, qui est exceptionnellement timide et effarouchée quand elle fait face à de nouvelles personnes, et particulièrement quand elles montrent un sincère intérêt pour elle. Cependant, elle devient plus intime avec sa tante, une femme posée et intelligente qui, après l'avoir observée avec un mélange de dédain et d'intérêt, veut s'employer à l'ouvrir au monde.

Or, à l'escale de Lisbonne, un couple appartenant à la haute société anglaise, Richard Dalloway, qui a été membre du parlement, et Clarissa, la fille d'un pair, use de son influence pour pouvoir monter à bord. Helen les trouve pompeux et agaçants, mais Rachel, qui commence à s'émanciper de sa tutelle, est enchantée, impressionnée par ces êtres qui gravitent dans les milieux les plus huppés, qui semblent farfelus mais savent bien quelles sont les choses à dire. Elle est séduite par l'assurance de Clarissa en qui elle voit une femme accomplie, et celle-ci s'intéresse beaucoup à elle. Elle voit Mr. Dalloway comme semblant venir du «*centre huilieux et bourdonnant de la machine où glissent les bielles polies, et vibrent les pistons*» ; mais il perd de son lustre quand, alors qu'il est seul avec elle, qu'elle le flatte en montrant un réel intérêt pour son enfance oubliée, et que, frustré du fait de son incapacité à communiquer avec elle, il lui vole un baiser passionné, à la suite duquel Helen, qui a pour l'ingénue des attentions toutes maternelles, et s'aperçoit de son émoi, doit lui donner quelques notions d'éducation sexuelle !

Comme, bien que les Dalloway quittent bientôt le navire à une escale, elle reste perplexe, Helen convainc son frère de la lui confier, pour qu'elle demeure avec eux dans leur villa sur l'île de Santa Marina. Si Rachel accepte l'invitation mais avec hésitation, son père est enthousiasmé parce que, voulant entrer en politique après son retour à Londres, il aimerait que Rachel puisse être, auprès de ses électeurs, une parfaite «*Tory hostess*» ! Helen voudrait aider Rachel à devenir un individu doté d'une pensée personnelle.

Le trio se rend donc dans la villa, pour y passer quelques mois. Rachel y dispose d'une vaste chambre, et goûte des heures de tranquillité où elle s'adonne à la lecture et à la musique. Ils n'y sont que depuis peu de temps quand les deux femmes se lient à plusieurs personnes qui résident dans un hôtel situé en-dessous de la villa. De ce fait, Rachel rencontre un groupe hétéroclite de riches oisifs, principalement britanniques, qui y sont descendus ; qui viennent lui rendre visite ou l'invitent à prendre le thé sur le terrain de l'établissement ; qui se consacrent à des conversations banales ou secrètes, souvent nourries de commérage et de médisance ; qui jouent au tennis ; qui organisent des bals, des excursions, un pique-nique au sommet d'une montagne. Rien n'est donc plus éloigné de sa vie d'auparavant ; aussi, peu aguerrie à ces jeux de société, accumule-t-elle les déconvenues, mais mûrit aussi.

Parmi ces villégiateurs, se détachent Miss Allen, une spécialiste de littérature anglaise âgée d'une cinquantaine d'années, Susan Warrington, une célibataire d'une trentaine d'années voyageant avec ses tantes qui devient une sorte de caricature de la future épouse après qu'elle se soit fiancée à

Arthur Venning, la légère Evelyn Murgatroyd, qui est animée du souci de devenir la meilleure amie de chacun des hommes qu'elle aperçoit, et, surtout, deux hommes, deux amis libres penseurs venus de Cambridge, qui ont des discussions pseudo-philosophiques : St John Alaric Hirst, un professeur pédant, anxieux et prétentieux (il demande : «*Pourquoi les gens des basses classes font-ils les choses qu'ils ont à faire? Personne ne le sait.*»), et le jeune Terence Hewet, qui veut écrire «*un roman sur le silence, c'est-à-dire sur ce qu'on ne peut exprimer*», se déclare préoccupé, par-dessus tout, par la place des femmes au sein de la société, et s'intéresse à leur monde intérieur. Dans ses relations avec eux, Rachel est d'abord confuse, ne sachant pas déterminer ce qu'elle pense d'eux.

Le dimanche venu, un office anglican est tenu, dans une ancienne chapelle monastique proche de l'hôtel, par un pasteur local, qui est un Noir, Mr Bax. À cette occasion, Rachel, si elle apprécie la qualité des mots et des phrases de la Bible, se libère de sa soumission à la religion, car elle trouve que la prière est comme un babil puéril, que les paroles de Mr Bax sont des platitudes ou de purs délires ; elle observe une infirmière noire dont le visage laid mais plein de dévotion l'horripile car elle perçoit chez elle une absence de réflexion, un respect mécanique. Si Hewett et Hirst se tiennent au fond de la chapelle, celui-ci a apporté un exemplaire du livre des poèmes de Sappho, et en montre un à Helen !

En effet, Hirst, qui se montrait plutôt misogyne, trouve un plaisir inattendu à converser avec elle, tandis qu'à Rachel, qui lui paraît ennuyeuse car elle ne pense ni ne lit, il tient des propos condescendants et même injurieux. Au contraire, Hewet a avec elle une relation intuitive et émotionnelle plutôt qu'intellectuelle, passe beaucoup de temps à la défendre auprès de son ami, et s'emploie à apaiser chez elle la douleur et la colère que celui-ci lui fait ressentir.

Sur ces entrefaites, la monotonie des jours est secouée par la participation de Hirst, Hewet, Helen et Rachel à une expédition organisée par les Flushing, des commerçants qui vont à l'intérieur de l'île, dans la forêt, auprès d'indigènes, pour leur acheter des artefacts avant de les revendre en Angleterre. Voilà donc qu'après une équipée à cheval on remonte une rivière, qu'on s'enfonce dans des terres sauvages, qu'on visite un village pour jeter un coup d'oeil sur les «*natives*». C'est alors que Hewett et Rachel, qui sont parvenus à s'éloigner du groupe, et marchent de conserve dans la forêt, se rendent compte qu'ils sont amoureux l'un de l'autre, la jeune fille découvrant le mystère et la fragilité de l'amour. Ils commencent même à faire des projets d'avenir. Hewet, qui n'avait que dédain pour l'institution du mariage, se demande s'il doit le proposer à Rachel. Cependant, dans un accès de romantisme, il le fait, et elle accepte. Ils passent par quelques moments difficiles pour s'ajuster, et décident de se marier en respectant une parfaite égalité entre eux.

Mais, au retour, Rachel, tandis qu'elle est de plus en plus enflammée par la pensée du mariage, souffre d'un mal de tête, et doit s'aliter. Elle a attrapé une mauvaise fièvre. Elle a alors à son chevet la même infirmière qu'elle avait observée à la chapelle, et elle est alors entre les mains d'un médecin local, Mr. Rodriguez, qui se révèle incompetent. Hirst se rachète de sa misanthropie en allant très loin chercher un autre médecin, le Dr Lesage. Mais c'est en vain. Hewet et Rachel se rendent compte qu'ils n'auront jamais à mettre à l'épreuve leur bonheur, à risquer de le perdre. Un sentiment de paix douce-amère les envahit. Et Rachel meurt dans les bras de son fiancé, qui se console en pensant qu'ils ont connu un bonheur parfait, tel que personne n'en connut de semblable !

En dépit de la mort de Rachel et de la douleur qui afflige Hewet, Helen et même Hirst, la vie continue. À l'hôtel, où les gens ont entendu la nouvelle, la recevant avec les mots sobres qui étaient requis d'eux, ils retournent à leurs thés, à leurs parties de tennis et à leurs plans de retour chez eux sur le prochain bateau. Finalement, Hirst s'assied au milieu du remue-ménage et des bavardages, et y trouve du réconfort.

Analyse

Genèse

En octobre 1907, Virginia Woolf, alors âgée de vingt-cinq ans, entreprit un premier roman qu'elle appelait alors "*Melymbrosia*", titre mystérieux sur lequel elle ne donna pas d'explication, mais dont on pense qu'il pourrait être la combinaison des mots grecs «mel» («miel») et «ambrosia» («nourriture des dieux»), et signifier «agréable immortalité». Elle affirma très clairement (comme nous l'apprend sa correspondance) vouloir «*une transformation du roman pour saisir une multitude de choses à présent fugitives, envelopper et façonner une infinité de formes étranges.*» Mais, en 1909, elle écrivit à son beau-frère, Clive Bell : «*Les mots s'accroissent derrière moi en de telles masses. Quelle horreur s'ils ne sont que de l'eau boueuse.*»

Ce roman abordait franchement des sujets tels que l'homosexualité, le droit de vote des femmes (il était écrit à une époque où les suffragettes luttèrent pour son obtention) et le colonialisme. Il fut terminé en 1912. Mais des collègues prévinrent l'auteur que publier un aussi fort acte d'accusation de la Grande-Bretagne pourrait être désastreux pour la carrière d'une romancière débutante, à l'égard de laquelle les critiques masculins seraient spécialement acerbes.

Avec l'aide du critique d'art Clive Bell, qui était le mari de sa sœur aînée, Vanessa, elle remania alors profondément son roman, procédant à un certain nombre de changements thématiques et techniques, supprimant des éléments autobiographiques, atténuant beaucoup sa franchise politique, maintenant un équilibre entre la critique sociale et une évocation nuancée des vicissitudes de la conscience. Les spécialistes ont identifié neuf versions de ce qu'elle intitulait désormais "*The voyage out*" (expression qu'elle empruntait à Leonard Woolf qui, dans son propre roman, "*The wise virgins*", faisait se demander à son personnage, Harry, à quel moment la femme qu'il poursuivait, une mijaurée qui prétendait à une vie pleine d'aventures, ferait son «voyage out») écrites entre 1912 et mars 1913, dans un esprit d'obsession, d'anxiété mais aussi de grande détermination. En avril, Gerald Duckworth, son demi-frère qui était éditeur, accepta de publier le roman.

Mais la publication fut remise, car elle, qui était spécialement vulnérable psychologiquement, comme chaque fois qu'elle terminait une oeuvre, traversa une longue dépression, et tenta même de se suicider. Elle ne put terminer son roman que le 26 mars 1915. Et il fut publié la même année.

Malgré les suppressions effectuées, le roman a encore un caractère nettement autobiographique, plusieurs personnages ayant été inspirés à Virginia Woolf par des proches :

- Ridley Ambrose, par Leslie Stephen, le père de la romancière, un intellectuel à la fois dominateur et apitoyé sur lui-même.
- Helen Ambrose, par Vanessa.
- Terence Hewet, par le frère de Virginia, Thoby.
- St John Hirst, par Lytton Strachey, un des membres du groupe de Bloomsbury auquel Virginia Stephen avait été brièvement fiancée avant d'épouser Leonard Woolf.

Quant à Rachel, elle est évidemment une représentation de Virginia Woolf, car elle aussi, âme fêlée, mélancolique, ressentait un grand désarroi face à la vie, éprouvait le désir de se libérer d'une famille répressive (ce qu'elle put faire au contact du groupe de Bloomsbury), puis souffrit d'être comme exilée dans la banlieue de Richmond, donc assez loin de Londres pour ne pas pouvoir en connaître la vie mondaine, pourtant effrayante. Des étapes importantes dans la libération de la romancière semblent avoir été ses voyages en Turquie en 1906 et 1911, et, cette année-là, son séjour à Brousse, chez Vanessa qui, d'ailleurs, y était tombée malade pendant un voyage entrepris avec Clive Bell, Roger Fry et H.T.J. Norton.

On peut se demander si la romancière n'a pas donné à Rachel une fin tragique (elle meurt d'une mauvaise fièvre comme Thoby mourut de la fièvre typhoïde) parce qu'elle-même traversait alors une période de dépression nerveuse où elle était tentée par la mort.

D'une façon générale, il est aisé de déceler dans le roman la voix et l'esprit de Virginia Woolf, ses amours, ses passions, ses croyances.

Intérêt de l'action

On pourrait considérer qu'il n'est pas grand, le roman ne présentant guère d'évènements, Virginia Woolf n'allant d'ailleurs jamais accordé beaucoup d'intérêt à cet aspect, car, pour elle, ce qui comptait, ce sont les personnages et surtout le profond examen qui est fait d'eux.

Le début est assez inutilement et longuement consacré à la description du trajet suivi à travers Londres par les Ambrose jusqu'à la Tamise ; c'est le cas de se demander si la jeune romancière n'avait pas craint de se jeter à l'eau ! Mais il reste qu'ainsi le roman est tout de suite empreint de sa triste tonalité, puisque l'esprit d'Helen Ambrose est plein de «*commisération pour ses enfants*» qu'elle regrette de laisser derrière elle ; que c'est «*comme une blessure exposée pour sécher à l'air*», blessure qui, à la fin, sera de nouveau ouverte par la mort de Rachel Vinrace.

Ce qui fait le roman, ce sont les relations interpersonnelles, à travers lesquelles la jeune fille connaît un développement de son être intérieur, une évolution psychologique qui est une libération concrétisée finalement dans l'idylle quelque peu laborieuse entre elle et Hewet. De ce fait, l'intrigue commence calmement et lentement, pour monter jusqu'à un fort point culminant dans le bonheur que connaissent les protagonistes, avant de chuter dans une fin inattendue, abrupte, touchante, troublante, tragique, par laquelle Virginia Woolf semble avoir voulu illustrer ce que, chez les Grecs, on appelait le «*phthonos*», c'est-à-dire la jalousie des dieux qui les pousserait à punir d'autant plus sévèrement les humains qui atteignent le bonheur. Une telle triste fin est assez rare dans les fictions contemporaines, car nous aimons qu'elles soient «*enlevantes*», nous préférons les «*happy endings*», où les amoureux sont réunis (ou heureux d'être séparés !).

La mort est traitée par petites étapes, émotions et pensées s'accumulant les unes sur les autres comme des couches d'expérience. On assiste petit à petit à la détérioration de l'état de santé de Rachel, et nous sentons, comme les personnages, qu'elle doit conduire à la mort. Si, au début, nous avons le point de vue de Rachel, il change à mesure que la progression de la mort affecte les sentiments et les actions des autres personnages. Il y a des alternances entre différentes perspectives.

Les deux expériences de prendre conscience d'être amoureux et d'être entraîné vers la mort se raccordent parfaitement. C'est presque comme si Virginia Woolf avait éludé, comme n'ayant pas d'importance, la longue vie plus ou moins sinueuse qui, habituellement, s'étend entre ces deux états.

Même si Virginia Woolf voulut y voir «*une arlequinade, un assortiment de pièces et de morceaux, ici simple et sévère, là frivole et superficiel, ici pareil à la vérité de Dieu, là coulant librement et puissamment*», le roman est de conception et de structure traditionnelles.

Le déroulement est strictement soumis à une chronologie linéaire, et on peut, même si le texte est divisé en vingt-sept chapitres, considérer qu'il est nettement organisé en deux parties distinctes : la croisière et le séjour à Santa Marina. On remarque deux scènes de nuit symétriques : celle où Helen et Rachel regardent les clients de l'hôtel à travers ses fenêtres éclairées, et celle où Hewet observe Helen et Rachel depuis le jardin de la villa.

L'histoire est racontée par un traditionnel narrateur omniscient. Cependant, Virginia Woolf commença, dans ce premier roman, à faire une expérience narrative en évoquant de ces états de rêve dans lesquels les pensées sont un flux permanent ; ainsi, on voit Clarissa Dalloway commencer à penser à Pascal et à son époux avant de sombrer dans un sommeil qui fut, «*comme d'ordinaire, extrêmement profond et réparateur, mais envahi de fantastiques rêves de grandes lettres grecques dressées autour de la pièce. Elle s'éveilla, et se moqua d'elle-même, se souvenant de l'endroit où elle était, et se rendant compte que les lettres grecques étaient de vraies personnes, couchées endormies à quelques mètres de distance.*» À cette étape de la carrière de la romancière, le hasard de la pensée ne pouvait être permis qu'en cas de somnolence ou de rêve.

Elle se servit occasionnellement du style indirect libre, utilisant parfois cette technique comme un outil d'ironie, à la façon de Flaubert, pour exposer la distance entre les pensées de ses personnages et les siennes propres. On le constate quand elle décrit les imaginations romantiques de la légère Evelyn Murgatroyd : «*Pensez-vous que Garibaldi vint ici? demanda-t-elle à Mr. Hirst. Oh, si elle avait été son épouse ! Si, au lieu d'un pique-nique, c'était un complot de patriotes, et si, vêtue d'une chemise rouge*

comme les autres, elle s'était couchée sur l'herbe, parmi des hommes sévères, braquant son fusil sur les blanches tourelles en-dessous d'eux, mettant la main devant ses yeux pour voir à travers la fumée"». De façon plus complexe, la romancière usa quelques fois du discours indirect libre pour rendre la voix de la communauté et ses normes ; ainsi, Susan Warrington, qui est depuis peu fiancée, pense : «Le mariage, le mariage, c'était la bonne chose, la seule chose, la solution prise par tous ceux qu'elle connaissait.»

Le déroulement est souvent teinté d'ironie et d'humour, surtout dans le tableau des interactions sur le bateau ou à l'hôtel, dans les conversations, surtout entre les personnes âgées, dans la description de l'office dans la chapelle. D'autant plus que la première partie se passe sur un bateau, on peut voir dans le roman une reprise du thème de la «nef des fous» (dont le modèle est "*Das Narrenschiff*" [1494] par Sebastian Brant), navire sur lequel sont embarqués différents types sociaux pour un voyage symbolique, qui permet de critiquer les vices et les folies d'une société qui essaie de rester à flot. En effet, l'incohérente cohue des passagers sur le bateau en route vers l'Amérique du Sud, et les excentricités des clients de l'hôtel donnent à Virginia Woolf l'occasion de se livrer à une satire sociale. Lors du pique-nique, on voit la temporaire unification de gens et de forces disparates, animés d'un sens, nécessairement éphémère, de la communauté et de la communication. Et les participants dirigent les frénétiques mouvements de fourmis avec l'implacabilité de Dieu.

Le titre originel, "*The voyage out*", fait allusion à la fois au voyage géographique et au voyage mental, un moderne voyage initiatique, celui de Rachel, mais aussi ceux d'autres jeunes personnages comme Hewet, Evelyn, qui passent du monde de l'adolescence à celui de l'âge adulte. Il est significatif que Rachel parte de Londres, la cité du brouillard, et que, au terme d'un long périple à travers les brumes marines, elle arrive dans un pays de soleil, ce nouvel espace bouleversant son existence. Les «*apparences*» qu'évoque le titre donné à la version française sont les codes sociaux que Rachel apprend à déchiffrer.

Intérêt littéraire

Stylistiquement aussi, le roman resta fidèle aux traditions et conventions du XIXe siècle. Suivant en cela une habitude des Anglo-saxons, Virginia Woolf ne chercha pas à éviter de lourdes et pénibles répétitions, en particulier celles des noms des personnages (le même peut se lire cinq ou six fois en quelques lignes !), ne sachant apparemment pas les remplacer par des pronoms ! Mais elle, qui n'avait que trente-deux ans et écrivait son premier roman en montrant beaucoup de confiance en ses possibilités, déroula une écriture simple, fluide, avec des dialogues vifs et des moments de lyrisme.

On remarque d'éblouissantes descriptions :

- Celle de Londres, où abonde des images d'eau et de mer, car les masses d'employés de bureau et de boutiquiers pressés, comme les innombrables véhicules, tournent autour des Ambrose comme une rivière d'humains, où ils se glissent avec élégance et détermination comme de gracieux navires, leur regard se portant droit devant. À travers leurs yeux et pensées nous découvrons les rues de la ville et sa population, et, en contrepartie, nous avons la vue d'eux que se font les gens. C'est presque une scène de miroirs avec différentes réflexions.

- Celle de deux navires de la flotte britannique de la Méditerranée vus depuis un bateau de croisière : «*Deux vaisseaux gris et sinistres, bas sur l'eau, et lisses comme des os, l'un suivant étroitement l'autre, avec le regard de bêtes sans yeux cherchant leur proie. [...] Les navires de guerre filèrent, en jetant sur les eaux une curieuse impression de discipline et de tristesse, et ce ne fut pas avant qu'ils soient invisibles que les gens se parlèrent à nouveau avec naturel.*»

- Celle de «l'aube» découverte à la fin d'un bal : «*Dehors, les montagnes se dessinaient, très pures et lointaines. La rosée étincelait sur l'herbe, le ciel était inondé de bleu, avec des jaunes et des roses du côté de l'est. Les danseurs se pressaient aux fenêtres, les ouvraient toutes grandes, s'aventuraient peu à peu jusque sur la pelouse.*»

- Celle de l'île de Santa Marina imaginée par Rachel : *« Visions d'un grand fleuve, tantôt bleu, tantôt jaune sous le soleil tropical, et traversé d'oiseaux étincelants, tantôt blanc sous la lune, tantôt profond dans l'ombre, avec des arbres frémissants et des canots glissant hors des rives enchevêtrées ».*
- Celle de l'île réelle, qui atteint une ampleur quelque peu fantastique : *« Ici, la vue était celle d'une infinie terre asséchée par le soleil, où s'élevaient des pics, s'amoncelaient de vastes barrières, une terre qui s'élargissait et s'étendait au loin, au loin, comme l'immense plancher de la mer, une terre divisée par le jour et la nuit, partagée en différentes contrées, où des villes fameuses avaient été fondées, et où les races humaines étaient passées des sombres hommes sauvages aux Blancs civilisés, pour revenir aux sombres hommes sauvages. »*

On remarque de belles comparaisons :

- Le bateau, lors des *« spasmes de la tempête »*, *« sembla gémir et peiner comme sous un fouet. Lui, qui avait été un cheval de trait à la large échine, sur le postérieur duquel des pierrots pouvaient valser, devint un poulain dans un champ. »*
- La prière qui, pour les fidèles, *« était comme une torche approchée d'un carburant, car une fumée sembla se lever automatiquement, et remplir le lieu avec les fantômes d'innombrables offices lors d'innombrables dimanches matins chez eux ».*

On admire de puissantes personnifications : *« Sous toute action, sous la vie quotidienne, se tient la douleur, immobile mais prête à dévorer [...] elle est comme un feu, se repliant sur les bords de toute action, grignotant les vies des hommes et des femmes. »*

Déployant sa finesse d'observation et son sens de l'humour, la romancière mania souvent une ironie mordante. Ainsi, dans son tableau du bal : *« Les coiffures étaient défaites. Les bijoux verts ou jaunes, si éclatants une demi-heure plus tôt, paraissaient maintenant ternes et mesquins. Comme si elles sentaient un regard froid fixé sur elles, les femmes d'un certain âge, dont le teint était mis à rude épreuve, commençaient à prendre congé des autres pour aller se coucher. »*

D'autre part, mettant en scène un écrivain, Virginia Woolf, qui se demandait ce qu'est être un romancier, fit en quelque sorte de Terence Hewet son porte-parole : il confie à Rachel qu'il veut écrire *« un roman sur le Silence, sur les choses que les gens ne disent pas. Mais la difficulté est immense. [...] Ce que je veux atteindre en écrivant des romans se rapproche beaucoup, il me semble, de ce que vous voulez atteindre quand vous jouez du piano [...] ». Nous tâchons de saisir ce qui existe derrière les choses, n'est-ce pas? Voyez ces lumières en bas, reprit-il, jetées là n'importe comment... Je cherche à les coordonner... Avez-vous déjà vu des feux d'artifice qui forment des figures?... Je veux faire des figures... »*

Intérêt documentaire

Si Virginia Woolf s'inscrivait encore, dans ce roman, dans la tradition réaliste, elle manqua d'efficacité en ce domaine.

Cela se manifeste déjà dans la première partie du roman. Si, tout au début, nous sommes jetés dans l'agitation et le vacarme des rues de Londres, l'action se situe ensuite sur un bateau dont le nom, *« Euphrosyne »* (qui signifie « bel esprit », et avait été le titre d'un recueil de poèmes de Thoby et de ses amis de Cambridge publié anonymement en 1905) est tout à fait improbable, surtout pour un cargo ! Et la romancière, même si elle avait déjà fait des traversées (elle était allée plusieurs fois sur le continent européen, et même jusqu'en Turquie en 1906 et 1911), alors qu'est traversé l'Atlantique, ne parla de la mer et de la navigation que de façon très sporadique et très imprécise (une tempête a tout de même lieu). Tout se passe comme si le bateau était piloté de façon surnaturelle. Ce n'est que pour évoquer Mr. Dalloway qu'il est fait mention du *« centre huileux et bourdonnant de la machine où glissent les bielles polies, et vibrent les pistons »*. Cependant, Virginia Woolf semble bien avoir voulu s'en faire le reproche puisqu'elle met dans la bouche d'un des passagers ces mots : *« Qu'est-ce qu'un*

homme ou une femme élevés en Angleterre connaît de la mer? Ils affirment la connaître ; mais ce n'est pas le cas.»

Quant à Santa Marina, c'est évidemment une imaginaire ancienne colonie anglaise d'Amérique du Sud, et qui, en fait, même si elle est près des tropiques, ressemble à n'importe quel bord de mer en Angleterre ! Or un des villégiateurs ose se plaindre : *«Regardez cette route caillouteuse et rouge, cette mer d'azur et ces éblouissantes maisons blanches [...] Ce qu'on a assez de tout ça ! Et ce ciel sans un frémissement, sans un nuage ! Je donnerais n'importe quoi pour une brume de mer.»*

En effet, comme l'indique un des passagers, Mr Pepper, même si *«l'histoire de l'Angleterre maintenant nie toute connaissance de l'endroit, Il y a trois siècles, cinq embarcations élisabéthaines ont jeté l'ancre là où l'"Euphrosyne" flottait maintenant. Étaient à demi échoués sur la plage autant de galions espagnols, sans équipages, car le pays était encore une terre vierge sous un voile. Se glissant dans l'eau, les marins anglais s'emparèrent de lingots d'argent, de ballots d'étoffes, de troncs de cèdres, de crucifix dorés et ornés d'émeraudes. Quand les Espagnols revinrent sur le rivage, un combat opposa les deux groupes qui firent voler le sable, et se poussèrent les uns les autres jusque dans la barre. Les Espagnols, bouffis après s'être gavés des fruits de ce pays miraculeux, tombèrent en tas, tandis que les hardis Anglais, tannés par la mer, chevelus par manque de rasoirs, les muscles gros comme des câbles, les crocs affamés de chair, les doigts avides d'or, écartèrent les blessés, jetèrent les mourants dans la mer, et, bientôt, mirent les indigènes dans un état d'étonnement superstitieux. Ici se fit un établissement ; des femmes furent amenées ; des enfants grandirent. Tout semblait favoriser l'expansion de l'Empire britannique, et, s'il y avait eu des hommes comme Richard Dalloway au temps de Charles 1er, la carte serait sans aucun doute rouge là où elle est maintenant d'un vert odieux. Mais on doit supposer que les esprits politiques de cette époque manquaient d'imagination, et, simplement, comme on n'y a pas consacré quelques milliers de livres et quelques milliers d'hommes, s'était éteinte l'étincelle qui aurait dû être un immense incendie. De l'intérieur vinrent des Indiens aux subtils poisons, aux corps nus, et aux idoles peinturlurées ; de la mer vinrent des Espagnols revanchards et des Portugais rapaces ; face à tous ces ennemis (et bien que le climat s'était révélé merveilleusement aimable, et la terre fructueuse) les Anglais déclinerent et disparurent. [...] Aujourd'hui, Santa Marina n'est pas plus grand qu'il l'était il y a trois cents ans. Sa population est un heureux compromis, car les pères portugais épousèrent des mères indiennes, et leurs enfants s'unirent avec des Espagnols. Même s'ils font venir leurs charrues de Manchester, ils confectionnent leurs vêtements avec la laine de leurs moutons, leur soie avec leurs propres vers, et leurs meubles de leurs propres cèdres, ce qui fait que, dans le domaine des techniques et des industries, l'endroit est encore là où il en était au temps d'Élisabeth.»*

On peut penser que ce pays, dont la carte est d'*«un vert odieux»*, est le Brésil (du fait de la couleur de son drapeau) où, en effet, différentes tentatives d'établissements anglais eurent lieu aux XVIe et XVIIe siècles : en 1583, Fenton pénétra dans le port de Santos qu'il quitta après un combat contre des navires espagnols de passage ; en 1587, Withrington ravagea les environs de Bahia ; en 1593, Cavendish saccagea Santos, et, en 1592, échoua dans une attaque contre Espirito Santo ; en 1595, Lancaster et le corsaire français Le Noyer prirent Recife, et y firent un grand butin. L'expédition organisée par les Flushing rappelle celles des anciens explorateurs. D'autre part, Garibaldi, qui est évoqué dans le roman, séjourna au Brésil. Enfin, l'*"Euphrosyne"* s'arrête à Santa Marina avant de continuer sa navigation plus au sud, jusqu'à l'embouchure de l'Amazone.

Virginia Woolf, faisant elle-même un «voyage hors», put ainsi prendre de la distance, pour montrer, avec les groupes disparates que sont les passagers de l'*"Euphrosyne"* et les villégiateurs de Santa Marina, une sorte de microcosme de la société anglaise ; pour broser un tableau sans complaisance d'Anglais des deux sexes, de différents âges, de différents états civils, de différents niveaux de culture, de différents métiers.

Quand l'*"Euphrosyne"* quitte l'Angleterre, le pays devient de plus en plus petit, se réduit à un souvenir, un concept. Mais, dans cet espace clos qu'est le bateau, les Anglais demeurent entre eux. Willoughby Vinrace, le propriétaire du bateau, qui est aussi un commerçant, illustre la création de la richesse, et il

se révèle tenté par la politique. S'y agita déjà Mr Dalloway qui, cependant, du fait des accidents de la politique, ne siège pas pour l'instant au parlement où il a été un député conservateur éclairé, qui se préoccupait autant de questions sociales que du maintien de l'Empire ; mais il ne semble pas trop contrarié ; peut-être joue-t-il le rôle d'une sorte d'ambassadeur itinérant, visitant différents pays pour des missions semi-officielles. Son épouse est une mondaine élégante et racée, qui sait entrecouper ses références culturelles (Whistler, "Antigone", "Parsifal" et, surtout, Jane Austen) de reparties spirituelles. Snobs mais affables, bien qu'ils soient en proie au désir et à l'envie qu'ils masquent par leur duplicité, ils entendent bien voyager avec tous les égards et privilèges dus à des Anglais de leur rang en déplacement à l'étranger. Ils n'ont cependant qu'un rôle épisodique car ils quittent le bateau avant la fin du voyage.

Curieusement, le frère de Willoughby Vinrace, Ridley, est un érudit qui étudie des manuscrits grecs, comme Mr Pepper est un spécialiste des langues grecque et perse, avec d'autres compétences encore qui font de lui un esprit universel. Les classes inférieures sont représentées par Mrs Chailey, la gouvernante des Willoughby, et par Mr Grice, le capitaine du bateau. Mais il n'est pas question pour ces Anglais de cette haute classe qui méprisait celle des travailleurs manuels (Virginia Woolf elle-même !) de s'intéresser aux matelots qui ne sont guère vus que comme des domestiques maniant les bagages !

Pour l'épisode de Santa Marina, Virginia Woolf, qui avait pu s'inspirer de ce qu'elle avait vu lors de son séjour en avril 1911, à Brousse, en Turquie, où elle était allée retrouver sa soeur aînée, Vanessa, qui y était tombée malade, montra la façon dont se conduisent les Anglais à l'étranger, que ce soit à l'hôtel, lors de l'office religieux ou pendant l'expédition à l'intérieur du pays.

À l'hôtel, où ils sont encore entre eux, les riches oisifs qui le peuplent, qui peuvent prendre de longues vacances dans un pays exotique, cherchent pourtant avant tout à y reconstituer l'Angleterre, prenant le thé, se consacrant à des conversations banales ou secrètes, souvent nourries de commérages et de médisances, jouant au tennis, organisant des bals, un pique-nique, etc..

L'office anglican étant célébré par un pasteur noir, devant d'autres fidèles (comme l'infirmière) qui sont noirs aussi, les Anglais manifestent à leur égard leurs préjugés et leur condescendance d'anciens colonisateurs.

C'est encore plus le cas lors de l'expédition organisée par les commerçants que sont les Flushing, pour laquelle on remonte un fleuve sur un vapeur (comme le fait le narrateur dans la nouvelle de Conrad "*Heart of darkness*" [1899] dont le souvenir est net : «*Il leur semblait pénétrer au coeur de la nuit, car les arbres se fermaient devant eux, et ils pouvaient entendre tout autour le bruissement des feuilles. Cette grande obscurité avait l'effet habituel de leur enlever tout désir de communication parce qu'elle faisait sonner leurs mots ténus et petits ; et, après avoir parcouru le pont trois ou quatre fois, ils se groupèrent, bâillant intensément, et regardant tous la profonde ténèbre des rives.*») pour pénétrer à l'intérieur du pays, et aller au contact d'indigènes. Mais, dans ce voyage aux confins de leur société, ces Blancs hautains ne s'intéressent qu'aux artefacts qui seront revendus en Angleterre.

Tout un tableau culturel est tracé car :

- Ridley, Mr Pepper, Miss Allen (professeuse de littérature anglaise), Hirst, sont des intellectuels.
- Il est beaucoup question des lectures des uns et des autres, car elles servent à déterminer la valeur de chacun. Ainsi, Rachel n'a presque pas lu (la Bible, les "*Lettres de Cowper*", "*Les Hauts de Hurlevent*", Jane Austen dont elle n'a pas aimé les romans, ce qui fait que Clarissa Dalloway la rabroue !) et on lui indique les lectures qu'elle devrait faire ; comme Hirst lui reproche de n'avoir pas lu Gibbon, elle se plonge dans l'"*Histoire du déclin et de la chute de l'empire romain*", mais ce choix est critiqué par Ridley Ambrose qui se demande quel bénéfice elle pourrait en tirer, pensant peut-être qu'une telle lecture n'est utile qu'aux hommes ; en effet, elle apprécie la qualité de la langue et du style, mais le sujet ne l'intéresse pas ; il lui propose plutôt Platon, Sophocle, Swift, Balzac, Wordsworth, Coleridge, Pope, Johnson, Addison, Shelley, Keats, pour en venir à affirmer qu'il faudrait s'en tenir aux Grecs dans le texte originel !).
- Elle joue au piano de la «*vieille musique - Bach et Beethoven, Mozart et Purcell*».

Virginia Woolf toucha à des sujets aussi variés que :

- La politique : Richard Dalloway a été un député conservateur ; or il se livre, sur la personne de Rachel, à ce qui serait aujourd'hui considéré comme une agression sexuelle. Et voilà que Willoughby Vinrace, voulant entrer en politique après son retour à Londres, veut se servir de sa fille, souhaitant qu'elle puisse être, auprès de ses électeurs, une parfaite « *Tory hostess* ».

- Le droit de vote des femmes au sujet duquel le député conservateur Richard Dalloway déclare qu'il est inutile : « *S'il y a des dupes qui s'imaginent que le droit de vote va leur servir à quelque chose, on n'a qu'à le leur accorder. Elles ne tarderont pas à déchanter.* »

- Le racisme : lors de l'office, l'ingénue qu'est Rachel exprime un racisme innocent en considérant avec condescendance les Noirs que sont le pasteur local, Mr Bax, et l'infirmière. Or, plus tard, elle a à son chevet la même infirmière, et elle est alors entre les mains d'un médecin local, Mr. Rodriguez, qui se révèle incompetent.

- Le colonialisme qui se trouve quelque peu justifié par cette remarque : à Santa Marina, « *les races humaines étaient passées des sombres hommes sauvages aux Blancs civilisés, pour revenir aux sombres hommes sauvages.* »

- La religion. Dans le cas de celle-ci, elle se montra particulièrement satirique :

- Mrs Ambrose s'arrange pour que ses enfants imaginent Dieu « *comme une espèce de morse* ».

- Pour assister à l'office, les fidèles passent à travers l'hôtel comme en se cachant, non sans analogie ironique avec la conduite des premiers chrétiens se glissant dans les catacombes de la Rome antique.

- À la façon dont procédait Voltaire, l'office anglican est vu à travers les yeux d'une ingénue, Rachel, qui, si elle apprécie la qualité des mots et des phrases de la Bible, se libère de sa soumission à la religion, car elle trouve que la prière est comme un babil puéril, que les paroles de Mr Bax sont des platitudes ou de purs délires ; elle perçoit chez l'infirmière noire une absence de réflexion, un respect mécanique.

- Si les libres penseurs que sont Hewett et Hirst assistent à l'office, ils se tiennent au fond de la chapelle, et Hirst, qui est le fils d'un pasteur, a apporté un exemplaire du livre des poèmes de Sappho, et en montre un à Helen, cette célébration de l'amour lesbien étant opposée à celle de l'amour chrétien.

Si la romancière dénonça les croyances, les préjugés, le système social du temps, si elle montra que l'Angleterre avait encore à lutter pour échapper aux âges sombres de la conformité, des mythes et des fables religieux, et aller vers un avenir de pensée libre, sa satire était en fait considérablement atténuée par rapport à ce qu'elle avait osé dans "*Melymbrosia*".

Il reste qu'avec "*The voyage out*", elle se montra bien fidèle à l'esprit du groupe de Bloomsbury, ces écrivains, artistes et intellectuels qui étaient animés par une volonté de liberté de parole, de vérité, d'amour de l'art, de culte de l'individu, d'égalité entre les hommes et les femmes, d'optimisme dans l'avenir de leurs recherches ; qui pensaient que la vie doit avoir pour objectifs l'amour, la recherche du savoir, la création et la jouissance esthétique ; qui, irrévérencieux pour toutes les formes de respect aveugle, critiques à l'égard d'une société où seules les apparences comptaient, hostiles au capitalisme et à ses guerres impérialistes, politiquement répartis entre le libéralisme et le socialisme mais unis dans leur opposition contre le gouvernement, ennemis du réalisme matérialiste dans la peinture et les œuvres d'imagination, se livraient à toutes sortes d'audaces, dans leur langage, leurs moeurs.

Intérêt psychologique

Dans ce premier roman, Virginia Woolf fit preuve d'une grande ambition car elle déploya une impressionnante galerie de personnages qu'il n'est d'ailleurs pas nécessaire de citer (ils sont si nombreux qu'il devient parfois difficile de les situer). Cependant, certains sont très finement dessinés.

Ainsi Evelyn Murgatroyd est une jeune femme légère, romantique, tourmentée par la petite étincelle de vie en elle, indécise et jamais satisfaite. S'étant rendu compte que l'union avec un homme est, pour les femmes, la seule issue possible, elle essaie toujours de s'imposer à eux en se montrant très coquette, très aimable et même flirteuse (d'où cette situation comique : Mr Perrot et Mr Sinclair sont tous deux amoureux d'elle, et se croient tous deux fiancés à elle !). Mais elle subit toujours des rebuffades.

Mais c'est surtout à travers les portraits de quelques protagonistes que l'écrivaine se montra déjà une observatrice sensible. En effet, son narrateur omniscient plonge allègrement et habilement dans les consciences d'Helen, de Rachel, de Hirst et de Hewet, pour révéler le monde spécial qui réside dans les différents niveaux de leurs pensées (elles vont des plus superficielles aux plus profondes), dans les nuances changeantes de leurs sentiments ; pour faire découvrir les façons dont les suppositions qu'ils font influent sur ce qu'ils communiquent ; pour faire connaître leur évolution, leur «*voyage out*» étant, en fait, un «*voyage in*». Et ils procèdent souvent à une auto-examen.

Cependant, la romancière resta encore sur le bord de ce qui allait être la caractéristique primordiale de sa technique, la reproduction du courant de conscience. Le prouve cette situation à la fin du deuxième chapitre : Helen Ambrose voit Rachel couchée dans sa cabine et rêvant, dans une position apparemment vulnérable, et la romancière écrit : «*Ce spectacle suscita en elle des réflexions. Elle resta à penser pendant au moins deux minutes. Puis elle sourit, se détourna sans bruit et s'en alla, de crainte que la dormeuse s'éveille, et qu'une conversation gênante ait lieu entre elles.*» Les «*réflexions*» furent donc éludées !

Étudions ces quatre protagonistes dans un ordre qui correspond à leur importance :

Helen : Cette femme de quarante ans révèle d'emblée son sens maternel par les émotions qu'elle a au moment où elle regrette de laisser derrière elle ses deux jeunes enfants, pour lesquels elle est pleine de «*commisération*» : c'est «*comme une blessure exposée pour sécher à l'air*». Cependant, ce sens maternel trouve bientôt à s'exprimer sur le bateau, car, si elle a d'abord observé Rachel avec un mélange de dédain et d'intérêt (elle s'est étonnée qu'elle aille encore à l'église, et qu'elle croie en Dieu), elle se montre vite avec elle sympathique et patiente, étant la première à la guider dans son développement, s'employant à l'ouvrir au monde, lui parlant même franchement de sexualité quand elle s'aperçoit de son émoi à la suite du baiser de Richard Dalloway. Comme, bien que celui-ci quitte bientôt le navire, l'ingénue demeure perplexe, elle convainc son frère de la lui confier. Et cette femme posée et intelligente, qui incarne la liberté de pensée et d'action dans le roman, peut converser avec des intellectuels, comme Hewet et Hirst, et se montrer sensible à l'intérêt que celui-ci en vient à lui porter.

St John Alaric Hirst : Fils d'un pasteur, il est, à l'âge de vingt-quatre ans, chargé de cours au "King's College" de Cambridge. Libre penseur, il aime tenir, avec son ami, Hewet, des discussions pseudo-philosophiques. Cet intellectuel pense que «*la nature est une erreur. Elle est soit très laide, épouvantablement inconfortable, ou absolument terrifiante*». Mais il n'a pas plus de considération pour les êtres humains, et, se montrant pédant et prétentieux, il demande : «*Pourquoi les gens des basses classes font-ils les choses qu'ils ont à faire? Personne ne le sait.*» Il se montre surtout franchement misogyne, déclarant que les femmes sont «*stupidés*», surtout Rachel qui lui paraît ennuyeuse car elle ne pense ni ne lit, et il va jusqu'à lui tenir des propos condescendants et même injurieux. Pourtant, il trouve un plaisir inattendu à converser avec Helen dont il devient même amoureux. Enfin, il se rachète de sa misanthropie en allant très loin chercher, pour sauver Rachel, un autre médecin qui serait plus compétent.

Hewet : À vingt-sept ans, il respire la bonne santé, ayant «*toujours eu suffisamment de boeuf à manger et d'air frais à respirer*», et on pouvait penser qu'«*il était un homme de grande passion et d'énergie intermittente, susceptible d'être à la merci d'humeurs sans rapport avec les faits.*» S'il est l'ami de Hirst, s'il est lui aussi libre penseur, il s'oppose à lui, car lui, qui veut devenir écrivain, se déclare préoccupé, par-dessus tout, par la place des femmes au sein de la société, et s'intéresse à leur monde intérieur. Alors que Hirst se plaint du fait qu'il n'y a autour de lui que des «*types*», et qu'«*on pourrait tracer des cercles autour d'eux, et ils n'en sortiraient jamais*». Hewet indique son désaccord : «*La vérité, c'est qu'on n'est jamais seul et qu'on n'est jamais avec les autres. [...] Chacun se trouve dans une bulle [...] Tu ne vois pas la bulle qui m'entoure, je ne vois pas la tienne. Tout ce que nous discernons l'un de l'autre, c'est une tache, qui est comme une mèche au milieu de cette flamme. La flamme nous accompagne partout où nous allons. Elle n'est pas nous-mêmes, elle est ce que nous ressentons.*» Et, continuant, il imagine que, quelque jour, sa «*bulle*» pourrait rencontrer celle de quelqu'un d'autre, et exploser, ce qui lui fait murmurer d'un air extatique : «*Alors... alors... alors . . . cela fera un monde é-nor-me !*»

Or, dans la suite du roman, la «*bulle*» de Hewet rencontre celle de Rachel, et leur monde atteint une taille qui dépasse grandement les fines membranes qui le contenaient auparavant. Il a avec elle une relation intuitive et émotionnelle plutôt qu'intellectuelle, passe beaucoup de temps à la défendre auprès de son ami, et s'emploie à apaiser chez elle la douleur et la colère que celui-ci lui fait ressentir. Il tombe amoureux, et connaît alors une folle et magnifique exaltation : «*Après être resté tranquille une minute ou deux, il se détourna et commença à marcher vers le portail. Avec le mouvement de son corps, l'excitation, le charme et la richesse de la vie envahirent son esprit. Il clama un vers d'un poème, mais les mots lui manquèrent, et il trébucha de vers en vers, puis de fragment en fragment de vers qui n'avaient plus aucune signification, seulement la beauté des mots. Il referma le portail, et courut en se balançant d'un côté et de l'autre jusqu'au bas de la pente, clamant toute idée folle qui lui venait à l'esprit. Il cria de façon rythmée, tandis que ses pieds frappaient à droite puis à gauche : "Me voici, m'enfonçant comme un éléphant dans la jungle, dépouillant les branches au passage (il saisissait les brindilles d'un buisson au bord de la route), éructant d'innombrables mots, de jolis mots à propos d'innombrables choses, courant vers le bas et disant à haute voix des folies à moi-même, sur les routes et les feuilles et les lumières et les femmes sortant de l'obscurité - sur les femmes - sur Rachel, sur Rachel." Il s'arrêta, et prit une profonde respiration. La nuit semblait immense et accueillante, et, bien qu'il fasse si sombre, il lui semblait qu'il y avait, là en bas, des choses qui bougeaient dans le port et du mouvement sur la mer. Il regarda jusqu'à ce que l'obscurité l'engourdisse, et alors il se mit à marcher rapidement mais toujours en se murmurant : "Et je devrais être au lit, à ronfler et à rêver, rêver, rêver, rêver, rêver, rêver. Rêves et réalités, rêves et réalités, rêves et réalités", répéta-t-il tout le long de l'avenue, sachant à peine ce qu'il disait, jusqu'à ce qu'il atteigne la porte.»*

Pourtant, même si, à un certain moment, «*il lui semblait qu'ils pensaient en commun ; il avait l'impression d'être Rachel en même temps que lui-même*», il souffre de la difficulté de vraiment communiquer avec elle : «*Il raisonnait pour contrecarrer le désir qui lui revenait, intense, de la prendre dans ses bras, d'en finir avec les allusions indirectes, d'expliquer exactement ce qu'il ressentait. [...] Il passa en revue leurs propos, décousus, inutiles, tournant sur eux-mêmes, qui leur avaient pris tout leur temps et les avaient si étroitement rapprochés, pour les rejeter ensuite si loin l'un de l'autre et le laisser, lui, insatisfait à la fin, ignorant toujours ce qu'elle sentait, comment elle était. Parler, parler, rien que parler, à quoi cela servait-il?*»

Lui, qui n'avait que dédain pour l'institution du mariage, se demande s'il doit le proposer à Rachel. Cependant, dans un accès de romantisme, il le fait, et elle accepte. Ils passent par quelques moments difficiles pour s'ajuster, et décident de se marier en respectant une parfaite égalité entre eux.

Quand elle tombe malade, il ressent la douleur de son absence, et c'est pour lui comme une «*révélation*» : «*Il ne s'était jamais rendu compte auparavant que, sous toute action, sous la vie quotidienne, se tient la douleur, immobile mais prête à dévorer ; il lui semblait être capable de voir la souffrance comme si elle était un feu, se repliant sur les bords de toute action, grignotant les vies des*

hommes et des femmes.» C'est ainsi que le roman se détache de ce qui aurait pu, entre les mains d'un écrivain moins doué, être une histoire sentimentale ou bête.

Et c'est d'autant plus qu'elle meurt, ce qu'il accepte non seulement avec fatalisme, mais avec, dans le singulier et complexe intellect de Virginia Woolf, une paradoxale satisfaction : *«Un immense apaisement descendit sur Terence, lui ôtant toute envie de bouger ou de parler. C'en était fini de l'atroce torture et du sentiment d'irréalité. Il émergeait dans la certitude parfaite et dans la paix. [...] Elle ne respirait plus. Tant mieux. C'était la mort. Ce n'était rien. Elle avait cessé de respirer, voilà tout. C'était le bonheur, un bonheur parfait. Ils avaient maintenant ce qu'ils avaient toujours voulu avoir - l'union qu'ils n'avaient pu réaliser quand ils étaient en vie. Ne sachant pas s'il pensait les mots ou s'il les prononçait à voix haute, il dit : "Il n'y a pas deux personnes qui ont été aussi heureuses que nous l'avons été. Personne n'a jamais aimé comme nous nous sommes aimés." Il lui sembla que de leur fusion absolue et de leur bonheur émanaient des cercles qui allaient s'élargissant, qui emplissaient l'espace. Aucun de ses désirs les plus vastes ne restait inexaucé. Ils possédaient ce qui jamais plus ne leur serait repris.»*

Dans le regard rétrospectif qu'il a alors sur leur union, Virginia Woolf le fait en parler dans des termes presque identiques à ceux qu'elle allait employer dans la lettre qu'elle laissa à son mari, Léonard, avant de se suicider : *«Comment avaient-ils le courage de s'aimer? Comment lui-même avait-il osé vivre avec tant de hâte et d'insouciance, courir d'un objet à l'autre, aimer Rachel à ce point? Jamais plus il n'éprouverait un sentiment de sécurité, une impression de stabilité dans la vie. Jamais il n'oublierait les abîmes de souffrance à peine recouverts par les maigres bonheurs, les satisfactions, la tranquillité apparente. Jetant un regard en arrière, il se dit qu'à aucun moment leur bonheur n'avait égalé sa souffrance présente. Il avait toujours manqué quelque chose à ce bonheur, quelque chose qu'ils souhaitaient mais qu'ils n'arrivaient pas à atteindre. Cela restait fragmentaire, incomplet, parce qu'ils étaient trop jeunes et ne savaient ce qu'ils faisaient.»*

Rachel :

Ayant perdu sa mère alors qu'elle était enfant, et ayant été élevée dans le cocon d'une grande villa victorienne de Richmond (banlieue de Londres où Virginia Woolf elle-même habitait et dont elle se plaignait), par ses deux tantes célibataires, les soeurs de son père, Lucy et Eleanor, des femmes cloîtrées qui ne connaissent rien du monde et de la vie, mais ont été ses gardiennes, l'ont en quelque sorte cloîtrée, ne lui permettant guère que de faire des promenades dans le parc, de prendre des leçons de piano (en revenant obsessivement à Chopin et Beethoven, pour perfectionner son style et sa technique, elle est devenue une pianiste virtuose), de lire la Bible, les *"Lettres"* de Cowper et une sélection de romans faite au hasard (Balzac, Thomas Hardy, Jane Austen au sujet de laquelle cette jeune fille pourtant victorienne ose avouer, à une Clarissa Dalloway outrée, qu'elle la déteste, ayant cependant beaucoup de mal à expliquer clairement pourquoi, si ce n'est par une formule énigmatique : *«Elle est tellement... tellement... Enfin, elle est comme une natte trop serrée.»*), elle est, à vingt-quatre ans, naïve et solitaire, ne connaît pas grand-chose de la vie, souffre d'un manque de mots pour s'exprimer, demeure exceptionnellement timide et effarouchée quand elle fait face à de nouvelles personnes, et particulièrement quand elles montrent un sincère intérêt pour elle.

Sur le bateau puis à Santa Marina, elle rencontre une foule de personnages parmi lesquels elle se trouve dépaysée. Rien n'est plus éloigné de sa vie d'auparavant ; aussi, peu aguerrie à ces jeux de société, accumule-t-elle les déconvenues. Elle, qui est d'un naturel crédule, se rend compte qu'elle est immergée dans une société où seules les apparences comptent, où tout le monde ment ou dissimule, où s'ouvre le gouffre infranchissable entre les êtres humains ; elle comprend plus profondément qu'il est difficile de connaître les autres même en partageant leur intimité, même en multipliant les conversations.

Cependant, grâce à l'intervention d'Helen, Hirst et Hewet, elle, qui n'est pas mièvre du tout et est remplie de curiosité, peut non plus seule commencer à quitter la mince surface des choses pour enfin vivre pleinement, vivre pour la première fois par elle-même, pour explorer sa quête de la vérité.

Si elle est plus chrysalide que papillon, il reste qu'elle entreprend ce *«voyage out»* qui est d'abord le sien, un voyage qu'elle fait hors de sa bulle intérieure, vers son individuation comme vers les êtres qui

l'entourent, voyage par lequel elle s'efforce de se libérer, de découvrir le vaste monde, tout en se forgeant ses propres opinions, en trouvant elle-même des réponses à ses questions, se lance dans un parcours qui l'amène à la découverte de soi dans une version moderne du voyage initiatique, dans une aventure qui permet son éveil au monde. De moins en moins réservée et timide, elle connaît une évolution significative qui la fait mûrir, passer de l'adolescence à l'âge adulte, s'épanouir sous les yeux du lecteur d'une façon surprenante, pouvoir plus facilement s'exprimer, trouve aussi les mots dont elle a besoin, devenir une femme, émotionnellement et intellectuellement.

Elle évolue d'abord grâce à Helen, avec laquelle, sur le bateau, elle devient plus intime, cette relation venant combler le vide laissé par la mort de sa mère. Si, sa tante, après avoir fait sa rencontre, s'était dit : *«Elle pourrait vraiment n'avoir que six ans [...] mais, si elle pensait, sentait, riait, s'exprimait elle-même [...], elle pourrait être intéressante»* - *«Sa mentalité en était au même stade que celle d'un homme intelligent sous le règne d'Élisabeth : elle croyait pratiquement tout ce qu'on lui racontait, elle inventait des raisons à tout ce qu'elle disait elle-même.»*, elle décide de s'employer à l'ouvrir au monde, et, subtilement ou non, essaie de la guider.

Or voilà que cette ingénue est totalement stupéfiée par le baiser passionné que, dans sa cabine, lui a volé Mr Dalloway. Helen, qui a alors pour elle des attentions toutes maternelles, s'aperçoit de son émoi, qui va jusqu'à la tentation du suicide : *«Être jetée à l'eau, balancée sur les vagues, entraînée ici et là, emportée jusqu'aux racines du monde... L'idée n'en était-elle pas absurdement délicieuse?»*. Elle lui donne quelques notions d'éducation sexuelle. Et elle l'invite à Santa Marina, en lui promettant une *«chambre indépendante du reste de la maison, vaste, intime, un endroit où elle pourrait jouer, lire, penser, défier l'univers ; une forteresse autant qu'un sanctuaire tout ensemble.»* Comme elle lui indique ce but : *«Il ne te reste plus qu'à te lancer et à devenir quelqu'un pour ton propre compte.»*, l'effet est que : *«L'image de sa personnalité propre, de soi-même comme entité réelle, perpétuelle, différente de toutes les autres, irrépressible autant que la mer ou le vent, se projeta en éclair et l'idée de vivre la bouleversa profondément.»*

À Santa Marina se trouvent des jeunes gens de son âge dont elle cherche avidement à faire la rencontre. Si elle voit, dans la forêt, Arthur et Susan s'embrasser, autre expérience surprenante qui aurait pu l'horrifier mais suscite simplement d'inconfortables émotions et questions, elle fait une rencontre enrichissante avec Hirst et Hewet, même si, dans ses relations avec eux, elle est d'abord confuse, ne sachant pas déterminer ce qu'elle pense d'eux. Cette expérience sociale lui permet, par contraste, de se trouver elle-même. *«Elle se sentait étonnamment solide dans son fauteuil, capable d'évoquer avec tendresse, avec humour, non seulement la nuit du bal, mais encore le passé tout entier ; c'était comme si, après avoir longtemps tâtonné dans le brouillard, elle voyait enfin avec précision les endroits où elle avait erré. Les voies qui lui avaient permis d'atteindre sa position actuelle lui paraissaient étranges, d'autant plus étranges qu'elle n'avait pas compris où elle devaient la mener. L'étrange, c'était de ne pas savoir où l'on va, ni ce qu'on cherche, d'avancer aveuglément, souffrant si fort en secret, dans la consternation, l'inexpérience, l'ignorance. Mais un détail en amenait un autre et, peu à peu, avec rien, il se formait quelque chose, on parvenait enfin à cette sérénité, à cette quiétude, à cette assurance ; et toute cette évolution, c'était ce que les gens appelaient "vivre". Peut-être que chacun parvenait ainsi à savoir où il allait, comme elle-même le savait maintenant ; pour les autres comme pour elle-même, les choses devaient s'arranger de manière à former un dessin, et c'est de ce dessin que se dégageaient la satisfaction et le sens de l'existence. Regardant en arrière, elle arrivait à discerner un certain sens dans la vie de ses tantes, dans la brève apparition des Dalloway qu'elle ne reverrait plus, dans l'existence de son père.»*

Et voilà que celle à qui ses quelques lectures n'avaient pu donner l'idée de ce qu'est l'amour, surtout pas susciter en elle quelque passion romantique, dans une véritable expérience hors du corps (il n'y a pas de sexe, seulement la suggestion d'un désir maîtrisé), s'éveille avec Hewet sentimentalement, Virginia Woolf ayant, à cette occasion, décrit une réaction chimique entre les esprits de ces deux personnes, parmi des blocs d'ombres et de couleurs créés par l'arrière-fond de la forêt, une sorte de vertige qui les désoriente.

Mais, si leurs sentiments deviennent de plus en plus intenses, comme l'amour n'était qu'un mot qu'ils connaissaient intellectuellement, qu'ils n'en avaient pas fait l'expérience, ils ne savaient même pas s'il pouvait s'appliquer à ce qu'ils ressentaient. Cette découverte se fait dans un désir de transparence, de fusion et d'annulation des différences entre lui et elle, aucun autre roman de Virginia Woolf n'ayant d'ailleurs saisi aussi brillamment cette excitation de la jeunesse.

Mais ils découvrent bien vite que l'amour n'est pas un don merveilleux ; que, plus précisément, *«il avait toujours manqué quelque chose à leur bonheur, quelque chose qu'ils souhaitaient mais qu'ils n'arrivaient pas à atteindre.»* En effet, la relation amoureuse est avant tout une lente conquête de soi à travers l'autre avec tous les risques qu'on court quand sa propre image est renvoyée par l'être aimé. Et la réalité n'a rien à voir avec le rêve d'un amour parfait. Leur recherche du bonheur étant trop ambitieuse devient vite insupportable.

Ils se demandent si l'amour est réel, si se marier est une chose sage. Ils en doutent, même quand ils goûtent la joie d'être dans la compagnie de l'autre. Rachel se dit qu'elle a besoin de *«bien d'autres choses que l'amour d'un être humain - la mer, le ciel.»* Elle peut bien être jeune et naïve, elle n'est pas sentimentale : elle a conscience que l'amour implique une perte, celle du reste du monde. Qu'ils s'aiment et qu'ils soient mariés n'est pas tout. L'amour entre deux personnes est, ultimement, petit, même s'ils le voient grand. Ce n'est pas assez et, précisément, parce qu'il est aussi souffrance.

Alors qu'ils s'interrogent sur leur engagement mutuel, il demande : *«Sommes-nous sûrs de vouloir nous marier?»*, et elle réplique : *«Arrêtons donc tout là»*. Mais, dès qu'elle eut émis ces mots, la peur les fait se serrer dans leurs bras. *«Ils savaient qu'ils ne pouvaient pas se séparer ; aussi pénible et terrible que cela puisse être, ils étaient unis pour toujours. Ils tombèrent dans le silence, et, après un moment, glissèrent l'un vers l'autre en silence. Simplement, être si proches les apaisaient, et, assis côte à côte, les divisions disparaissaient, et il leur semblait que le monde était alors une fois de plus solide et entier, et que, de quelque étrange façon, ils étaient devenus plus grands et plus forts. / Il fallut longtemps avant qu'ils ne bougent, et, quand ils bougèrent, ils le firent avec une grande réticence. Ils se tinrent ensemble devant la glace, et, avec une brosse, essayèrent de se faire paraître comme n'ayant pensé à rien ce matin, ni peine ni bonheur. Mais cela les faisait frissonner de se voir dans la glace, car, au lieu d'être vastes et indivisibles, ils étaient en fait très petits et séparés, la taille de la glace laissant un grand espace pour la réflexion d'autres choses.»*

Et ce n'est que le temps d'un instant que Rachel devient une femme moderne, indépendante, vivant pleinement ; une femme alors complète, qui a appris ce qu'est l'amour, dont la connaissance de la vie est donc totale. Car survient la mort dont Virginia Woolf fit le seul moyen de parvenir au bonheur, car la jeune fille réussit par la mort ce que l'amour ne pouvait faire : la fusion de deux êtres au sein d'un temps qui ne changera plus.

Rachel ressemble donc à Virginia Woolf jeune, en particulier dans la façon dont elle considère les gens autour d'elle, la grande différence étant toutefois que la future écrivaine lisait beaucoup. Surtout, la dépression de celle-ci se retrouve peut-être dans le malaise que vit Rachel face à son exploration des émotions, à sa quête de la vérité et du bonheur pour elle-même et pour les autres.

Dans *"The voyage out"*, Virginia Woolf, qui était fascinée par sa perception de ses propres conscient et subconscient, qui s'appliqua à montrer le fonctionnement des rouages de l'esprit, la complexité de la pensée, examina les relations interpersonnelles de ses protagonistes avec une grande profondeur, tout en établissant un rapport avec le lecteur qui, de formel au début, devient familier et confortable..

Intérêt philosophique

La situation même qui est créée dans *"The voyage out"* est propice à la réflexion philosophique car le bateau puis la villégiature exotique sont des espaces entre les pays et les populations, les religions et les politiques, où tout peut être vu à distance, et ainsi relativisé ; où de nouvelles façons de vivre, de nouveaux points de vue peuvent être conçus et discutés. De plus, les personnages ne cessent de penser, de réfléchir, de discuter, de débattre d'importantes questions. Et Virginia Woolf, traitant différents thèmes qui allaient la préoccuper dans le reste de sa carrière, montra déjà l'intelligence et la finesse qu'elle allait déployer dans ses essais, son *"Journal"*, ses lettres et ses conférences.

On peut distinguer des réflexions sociales et politiques, des réflexions psychologiques, des réflexions profondes et universelles.

Le livre est franchement caustique dans son examen des questions sociales et politiques, même si Virginia Woolf fut presque toujours doucement ironique, rarement violente.

Elle critiqua le comportement des Britanniques, s'amusa à les montrer, en Amérique du Sud, conservant leurs préjugés et leur condescendance d'anciens colonisateurs. Des femmes, apprenant que Garibaldi y est venu, séduites par cette figure éminemment romantique, souhaitent qu'un de ses émules vienne révolutionner leur société !

L'épisode de l'expédition des Flushing dans l'arrière-pays de Santa Marina résume l'exploitation colonialiste et capitaliste du tiers-monde. Les participants voient, dans une clairière, un camp abandonné, celui d'un explorateur récent, qui, au cours de sa recherche, mourut quelques années auparavant, et, dans ces vestiges pourrissants, on peut voir une métaphore de la chute possible de l'Empire britannique, dont est mise en question la suprématie, la place comme centre du monde.

Elle examina la place des femmes dans la société du temps, différentes situations de femmes étant présentées avec précision. Si celle de Rachel est critique, c'est que le problème crucial est celui de l'éducation et, en particulier, de l'éducation sexuelle ; elle n'a pas (comme Virginia Woolf et ses frères et sœurs) reçu d'éducation publique ; elle a été laissée à ses propres initiatives et à celles de ses deux tantes ; elle éprouve le sourd désir de se démarquer d'un milieu où elle est à l'étroit, d'élargir et d'approfondir sa connaissance de la société et des gens.

Si Virginia Woolf s'intéressa à la façon dont les femmes pouvaient briser le moule que la tradition leur avait imposé, elle ne pouvait que constater que, si on ne leur permettait pas d'accéder à de hautes études, c'est qu'on les vouait au mariage. D'ailleurs, on pourrait presque considérer le roman comme une oeuvre portant sur le mariage :

- Nous voyons les mariages depuis longtemps établis et confortables de Richard et Clarissa Dalloway, de Ridley et Helen Ambrose, des Flushing, et nous remarquons même que ce sont les femmes mariées qui sont, dans l'histoire, les plus assurées, les plus actives, les plus efficaces, et qui ont du succès : Helen Ambrose prend soin de Rachel, et la soigne quand elle est malade ; c'est Mrs Flushing qui organise l'expédition.

- Nous voyons des célibataires qui craignent d'être vouées au célibat (Evelyn Murgatroyd s'est rendu compte que l'union avec un homme est, pour les femmes, la seule issue possible) ou qui se trouvent fiancées avec soulagement (Susan Warrington, une célibataire d'une trentaine d'années devient une sorte de caricature de la future épouse après qu'elle se soit fiancée à Arthur Venning, car elle pense : *«Le mariage, le mariage, c'était la bonne chose, la seule chose, la solution prise par tous ceux qu'elle connaissait.»*). Quant à Rachel et Hewet, ils se demandent si le mariage leur assurerait le bonheur.

Virginia Woolf dénonça encore la ségrégation dont étaient victimes les femmes en évoquant la question du droit de vote qui leur était refusé.

Toutefois, son féminisme ne la conduisit pas à une misoandrie systématique, car, si elle stigmatisa le besoin de l'intellect masculin de tout dominer autour de lui, elle fit de Hewet son porte-parole : il prend la défense des droits des femmes, et essaie de gagner Rachel à sa cause : *«Réfléchissez un peu :*

nous sommes au début du XXe siècle, et jusqu'à il y a quelques années, une femme ne sortait jamais seule, ne disait jamais rien. Cela se déroulait là, à l'arrière-plan depuis tous ces milliers d'années - cette curieuse existence muette dont rien ne témoignait au-dehors.»

Étudiant les relations entre les individus, la façon ils interagissent, entrent en contact avec le monde autour d'eux. la romancière fit un leitmotiv de la constatation de l'incommunicabilité fondamentale entre eux. Elle montra, à travers ses personnages, qu'il est difficile de réellement connaître les autres, et de les comprendre.

Ainsi, Rachel, Helen, Hewet et Hirst qui, au retour du bal, ont discuté pour révéler aux autres jusqu'à leurs convictions les plus profondes, doivent constater, après s'être quittés, que, *«malgré la proximité physique, malgré l'intimité de l'instant, ils n'étaient que des ombres les uns pour les autres. [...] Malgré la liberté des propos échangés, ils gardaient tous l'impression gênante de ne rien avoir appris, au fond, les uns les autres.»*

Hewet indique à Hirst : *«La vérité, c'est qu'on est jamais seul et qu'on n'est jamais avec les autres. [...] Tu ne vois pas la bulle qui m'entoure, je ne vois pas la tienne. Tout ce que nous discernons l'un de l'autre, c'est la tache, comme une mèche au milieu de cette flamme. La flamme nous accompagne partout. Elle n'est pas nous-mêmes, elle est ce que nous ressentons.»*

Ailleurs, il se dit : *«Les questions importantes [...] celles qui offrent un réel intérêt, je doute qu'on puisse jamais les poser à quelqu'un.»* Et, alors qu'il se sent attiré vers Rachel, *«il raisonnait pour contrecarrer le désir qui lui revenait, intense, de la prendre dans ses bras, d'en finir avec les allusions indirectes, d'expliquer exactement ce qu'il ressentait. [...] Il passa en revue leurs propos, décousus, inutiles, tournant sur eux-mêmes, qui leur avaient pris tout leur temps et les avaient si étroitement rapprochés, pour les rejeter ensuite si loin l'un de l'autre et le laisser, lui, insatisfait à la fin, ignorant toujours ce qu'elle sentait, comment elle était. Parler, parler, rien que parler, à quoi cela servait-il?»*

Quant à elle, Rachel se dit : *«On ne sait jamais ce qu'un autre ressent. Nous sommes tous dans l'obscurité. [...] On persiste à croire qu'on sait, mais, en fait, on ne sait rien.»*

Rachel et Hewet constatent, chacun de son côté, que, malgré leur intimité grandissante, même dans leur tout nouveau bonheur, aucune de leurs conversations ne peut être totalement sincère, qu'il y a toujours des pensées, des émotions inavouées, qui sont gardées secrètes, et que toute relation demeure toujours fragmentaire, toujours limitée, jamais assouvie complètement.

Virginia Woolf mit l'accent à la fois sur l'exaltant sentiment de liberté et sur le terrifiant sentiment de solitude qui naissent de l'idée que, peu importe à quel point nous révélons notre intimité aux autres, même à ceux que nous aimons, ils ne peuvent jamais vraiment nous connaître

Comme on l'a signalé, le thème même du voyage permit à la romancière de faire ressortir la relativité des choses, de montrer, à travers le roman, que l'éloignement joue un grand rôle dans les représentations que se fait l'esprit, car il lui procure une nouvelle perspective. Comme l'"*Euphrosyne*" s'éloigne de plus en plus de l'Angleterre, les passagers en ont une vision de plus en plus différente : *«Non seulement elle leur apparaissait être une île, et une petite île, mais une île qui se rétrécissait et dans laquelle les gens étaient emprisonnés»*. En Amérique du Sud, Hirst pense que les intellectuels de l'université de Cambridge ne paraissent intelligents, raffinés, plaisants, *«semblent de remarquables figures, des hommes à la parole franche avec lesquels on peut se sentir à l'aise, aux émotions incomparablement plus subtiles que celles des gens»*, que parce qu'ils se tiennent *«dans des pièces enfumées, de gris bâtiments médiévaux»*.

Surtout, Virginia Woolf émit de profondes pensées sur les conduites humaines, sur la vie elle-même. En envisageant les différents personnages de ce livre, on en vient à se dire que, finalement, on a le choix entre être quelqu'un qui reste à la surface des choses, et qui ne souffre pas parce qu'il ne prend pas de grands risques, ou quelqu'un qui, comme Rachel, part en quête du pourquoi des choses, quitte à payer très cher cette curiosité.

En infligeant à son personnage une mort prématurée, la romancière suggéra que l'amour existant entre elle et Hewet demeurerait ainsi parfait, non flétri par les heurts quotidiens du mariage, où, avec le temps, les fleurs de l'idylle ne peuvent que se faner et tomber en poussière. La mort devient la

condition indispensable d'une évocation poétique de l'amour idéalisé, car elle supprime tout ce qui peut le menacer : le temps et l'espace, en somme la réalité ! et elle aboutit à une survie de l'esprit.

Si Rachel, mourante, s'attriste : «*Et la vie, qu'est-ce? Seulement une lueur passant sur la surface et s'évanouissant, comme elle-même allait s'évanouir, tandis que les meubles de la pièce allaient rester [...] que l'horloge continuerait à faire tic-tac au milieu du silence universel*», le chapitre final montre la puissance de la vie, en dépit de toutes les souffrances. Certes, l'expérience individuelle est douloureuse, mais la vie trouve le moyen de continuer, malgré les décès de ceux qu'on aime, malgré la solitude et l'aliénation, malgré l'impossibilité d'une vraie union et d'une vraie connaissance de l'autre, malgré la façon dont les gens se durcissent et deviennent ridicules avec l'âge. Nous souffrons, nous sommes seuls, nous mourons, mais la vie continue, elle ne peut être arrêtée. Et ceci est, en quelque sorte, un réconfort, un soulagement. À la fin du roman, Mr Flushing déclare : «*Il n'est pas lâche de souhaiter vivre. C'est l'exact contraire de la lâcheté. Pour ma part, je voudrais encore continuer cent ans... Pensez à toutes les choses qui sont sur le point de se produire !*» À l'hôtel, où les gens ont entendu la nouvelle du décès de Rachel, la recevant avec les mots sobres qui étaient requis d'eux, ils retournent à leurs thés, à leurs parties de tennis et à leurs plans de retour chez eux sur le prochain bateau. Et Hirst, s'asseyant au milieu du remue-ménage et des bavardages, y trouve du réconfort.

"*The voyage out*" est donc une oeuvre où on pénètre profondément et intensément dans l'humanité.

Destinée de l'oeuvre

Le roman fut publié au Royaume-Uni en 1915 par le demi-frère de Virginia Woolf, l'éditeur Gerald Duckworth.

Ce premier roman fut considéré comme extraordinaire. En 1926, E. M. Forster y vit «un livre étrange, tragique et inspiré, qui se déroule dans une Amérique du Sud introuvable sur aucune carte et atteinte par un bateau qui ne flotterait sur aucune mer, une Amérique imaginaire aux confins de Xanadu et d'Atlantis... C'est un roman qui n'a peur de rien... Voici enfin un livre qui permet d'atteindre à l'unité aussi sûrement que "*Les hauts de Hurlevent*", même si c'est par une autre voie.»

En 1920, le roman fut publié aux États-Unis.

Il fut traduit en français, sous différents titres, le titre originel étant presque intraduisible :

- en 1948, par Ludmilla Savitzky, sous le titre "*La traversée des apparences*";
- en 1952, par Armel Guerne, sous le titre "*Croisière*";
- en 2012, par Jacques Aubert, sous le titre "*Traversées*", dans "*Œuvres romanesques complètes*" de la Bibliothèque de La Pléiade.

"*The voyage out*" est devenu un grand classique de la littérature anglaise.

Alors que "*Melymbrosia*" était considéré comme un «classique perdu», une patiente chercheuse, Louise DeSalvo, consacra sept années à l'extraire des papiers de l'écrivaine qui se trouvent dans les archives de la "New York public library", et publia, en 1982, "*Melymbrosia, an early version of 'The voyage out'*".

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, à cette adresse :

andur@videotron.ca.